

Alors, ça y est j'en suis une.

Une belle.

Une vraie.

Une grosse.

Une sacrée.

C'est pilonné dans les commentaires que je lis, debout dans ma chambre.

Dehors, j'entends tourner un hélico. Il paraît que ça crame dans les collines là-haut. On parle d'une occupation. Dans mon téléphone aussi ça crame. Et c'est moi qu'on a mise sur le bûcher. Partout, des émojis de vomis vert, de tête de mort. J'ai basculé dans le concept. J'en suis une. Parce que je sais bien comment ça marche. Je sais bien que ça ne s'arrêtera pas. Je sais que tout ça fonctionne sur leur kif monumental à me lyncher. Je sais aussi que personne ne peut rien pour moi. On y est.

Je suis plus seule qu'un ours blanc sur un bout de banquise décroché. Et en admettant que quelqu'un me veuille encore du bien, en admettant que ce quelqu'un ait décidé d'agir pour m'aider et en admettant, enfin, qu'il ait des pouvoirs très étendus, il n'aurait de toute façon pas la main sur ces vagues de gerbe. Est-ce que je suis capable de résister à ça ? C'est le moment de vérité.

Je sais exactement comment ça marche. J'ai vu cent fois les témoignages de ceux à qui c'est arrivé. Si ça se trouve, moi aussi j'ai fait partie de la meute, quelquefois. J'ai bien du liker des commentaires de ce genre, une fois ou deux, ou j'en ai ri. Je sais plus. Quand on voit et qu'on fait rien, c'est parce qu'on sait qu'on peut devenir la cible, sur un mot, un geste. Sur un silence. Je suis pas une rêveuse, pas une naïve non plus. Je sais qu'à partir de maintenant je suis morte pour eux et que l'autre vie commence. La vie d'après.

Tant mieux.

Oui tant mieux, parce que j'ai quasiment aucune chance d'en sortir. Je suis déjà l'autre. Celle d'après. Je vais tester mon endurance. Je vais serrer tout ce que je peux serrer : abdos, dents, fesses, poings, paupières, périnée. Je suis dans l'arène. Celle qui vient d'être construite autour de moi, où j'ai jamais voulu entrer. Mais j'y suis. Je vais me dédoubler. J'attends d'assister à tout ça : ce qu'ils vont me faire, et comment je vais devenir quelqu'un d'autre à cause de ça. Grâce à ça. Je vais

les regarder me dépecer. Jusqu'à ce qu'il ne reste qu'un chiffon. Un chiffon qu'ils pensent être moi. Je ne suis pas seule. On est des millions.

Ceux qu'on traîne dans des caves à torture, ceux qu'on approche à quinze, armé d'une batte de base-ball, les gosses battus par leur daron, les animaux dans les abattoirs, les oiseaux migrateurs sous les balles des chasseurs, les manifestants désarmés qu'on canarde à balles réelles, les filles qu'on tripote dans les bureaux, celles qu'on tue à coups de poing. Tous ceux qui n'ont pas eu le choix. Je suis pas seule. Je suis avec eux. Je voudrais savoir s'ils se sont demandé, comme moi, s'ils allaient résister, s'ils allaient être à la hauteur du combat. Est-ce qu'ils se sont demandé, comme moi, combien de temps ça allait durer et s'il y aurait un après ? Il n'y a pas de fuite possible. Pas d'issue. Pas d'allié. J'ai voulu être libre, et je le suis. Seule aussi. Très seule. Je l'étais déjà un peu, avant. Avant le débarquement de l'armée d'emojis qui font bipper mon téléphone. Je l'étais parce que j'avais choisi de m'écouter. Du premier doigt que j'ai glissé entre mes cuisses à huit ans, pour y découvrir un trésor, jusqu'à aujourd'hui. J'ai choisi d'écouter ce qui bat en moi. Choisir la liberté c'est choisir la solitude. C'est comme ça. Et il arrive un moment où c'est plus un choix.

Vient un moment où tu peux plus revenir en arrière. Tu le sais, tu le sais depuis le début. Mais devant le peloton d'exécution, quand tu les regardes tous dans les yeux

et que tu vois que de l'obéissance aveugle et de l'envie de sang, tu sais. Je veux dire que tu sais vraiment. Que tu es seule.

Et que tu es libre.